

Les indépendants à Toronto

Geneviève Royer

Number 193, November–December 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49263ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Royer, G. (1997). Les indépendants à Toronto. *Séquences*, (193), 15–15.

Les indépendants à Toronto

Au Festival de Toronto, la présence des indépendants (ces cinéastes au talent fou qui vont à l'encontre de l'évidence, du gros bon sens, pour offrir des oeuvres singulières) devient de plus en plus symbolique de l'ouverture d'esprit de Piers Handling et de son équipe. Deux penseurs autonomes, un homme et une femme, y ont chacun présenté, un long métrage empreint de sensibilité et d'audace. Ils ont créé ce que leur instinct, leur intelligence et leur intégrité leur ont dicté de développer, tels une force incontournable.

MEN WITH GUNS

L'ère armée

Auteur féroce et indépendant, l'Américain John Sayles connaît pourtant bien les codes secrets des scénarios à succès, subventionnant ses films personnels par son travail de *script doctor* auprès de scénaristes essouffés. Par contre, quand il s'agit de ses propres films, pas de recette à succès. Malgré tout, **Lone Star** a figuré au palmarès de plus d'un critique pour l'année 1996. Et ce, parce que les films de John Sayles sont marquants par leur caractère subtil et discret, qui parvient efficacement à atteindre le public.

À la veille de sa retraite, un médecin sud-américain part à la recherche des étudiants qu'il a formés pour travailler en milieu pauvre. Au long de sa route, il est confronté aux réalités politiques du sous-continent qu'il avait jusqu'alors ignorées. C'est ainsi qu'il se rend compte que, tour à tour, les jeunes médecins ont été sauvagement éliminés des villages. Les bourreaux? Des guérilleros ou des soldats légitimes, mais d'abord et avant tout, des hommes armés.

Pas de grandes vedettes populaires américaines pour incarner ses héros hispaniques ou autochtones: le film se déroule en espagnol et en dialectes indigènes, avec des comédiens peu connus (outre l'Argentin Federico Luppi dans le rôle principal). Sayles veut demeurer fidèle au sujet, dans lequel les questions de différences ethniques et linguistiques occupent une place importante et éviter de tout transposer, quitte à heurter la paresse de certains.

Pas non plus de rhétorique, ni de moralisme didactique chez John Sayles. L'éveil qu'inspire le film se dégage finement, plutôt qu'à coups de massue: tous les peuples de la conquête de l'Amérique ont, à un moment ou à un autre, ignoré (tout en abusant d'elles) les civilisations qui les ont précédées sur leur territoire.

Ce que Sayles réussit à faire en traçant le cheminement de ce distingué docteur Fuentes en terrain dangereux, c'est de nous faire prendre conscience que plus d'un passe sa vie avec des œillères bien pratiques (quoique souvent inconscientes). Il est primordial de nous rendre compte de notre aveuglement face aux pratiques des gouvernements et de leurs agents (et contre-agents) de la loi, dixit le réalisateur. Séquences à déjà cerné avec justesse la pierre angulaire de l'œuvre de Sayles (voir numéro 186): «*Fabuliste moderne, Sayles semble s'intéresser aux mythes grecs qu'il révisé à sa façon, redonnant un sens nouveau à l'idée aristotélicienne du héros tragique. (...) La plupart du temps, c'est un personnage qui vit dans son propre monde, mais qui doit se forcer à comprendre celui dans lequel il est quotidiennement plongé.*» Une fois que la lumière se fait, on ne peut en toute conscience reprendre le train-train là où on l'avait laissé. C'est la fin de l'ignorance, la fin de l'innocence. Et John Sayles se veut le chantre de cet éveil.

THE TANGO LESSON

L'envoûtement intime

Scénariste, réalisatrice, compositeur, interprète, comédienne et danseuse, Sally Potter sait d'abord et avant tout ressentir pour ensuite imprégner l'écran de ses émotions, avec sensibilité et furie. On se souvient comment elle avait créé un mysticisme impénétrable et hantant dans son adaptation cinématographique de l'*Orlando* de Virginia Woolf. C'est maintenant par le biais d'une incursion dans son propre apprentissage du tango et la gamme d'émotions engendrées par cet enseignement qu'elle enflamme l'écran.

Vouée à la création d'un scénario, Sally (incarnée par Potter elle-même) travaille assidûment à sa table dans un espace minimaliste, le tout filmé en noir et blanc. Ses pensées sont mises en scène par un ensemble évocateur haut en couleurs. Le déroulement partiel de *Rage*, son film en gestation sur les exigences de la haute couture et des *top models*, puis, de façon parallèle, on revient à sa vie non professionnelle qui gravite à l'extérieur de ce labeur de création: Sally prend une première leçon de tango avec Pablo Verón, grand maître argentin du *libertango*. D'autre part, découragée par les exigences commerciales des intervenants externes à son projet de film sur la mode, Sally abandonne *Rage* et décide d'écrire un long métrage sur l'apprentissage du tango. Ce qui permet au film de transcender la simple leçon de tango, c'est que cet apprentissage se déroule en parallèle à son apprivoisement de son nouvel état d'élève qui suit le maître, de cinéaste qui doit diriger un danseur habitué de mener le bal et, finalement, de femme amoureuse. Londres, Paris, Buenos Aires, ces grandes capitales servent de toiles de fond à un espace sans frontière, celui de la danse, et celui de la soif de découvrir.

Au-delà de l'excitation quasi automatique ressentie par les cinéphiles de voir la fameuse perspective du *film dans le film*, l'ensorcellement est total. La tension entre le pouvoir de diriger et la douceur de suivre, entre l'enchevêtrement visuel des corps et la toile sonore qui inspire ce rapprochement, entre la pureté de l'acte créateur et la rigueur de ses impératifs pratiques, l'ensemble agit comme un miroir de la passion complexe du tango lui-même. Les chorégraphies passionnées sur des airs obsédants font germer en nous le désir de vivre à notre tour la ferveur réservée aux aficionados de cette danse intime et vorace. **S**

Geneviève Royer